

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 9 (1871)
Heft: 18

Artikel: Le rôle des neutres : par un rêveur
Autor: L.C.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-181344>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

pour la Suisse : un an, 4 fr.; six mois, 2 fr.; trois mois, 1 fr.
Pour l'étranger : le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin Monnet, place de Saint-Laurent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la Rédaction du *Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

L'imprimerie suisse au XV^e siècle.

Notre premier aperçu sur les commencements de l'imprimerie en Suisse a besoin d'être complété par de nouveaux détails et rectifié dans quelques-unes de ses assertions.

On sait généralement que Jean Gutenberg, l'inventeur de l'imprimerie, fit ses premiers essais à Strasbourg de 1436 à 1440 et qu'il publia à Mayence, en 1450, avec son associé Fust ou Faust, la *Biblia sacra*. La prise de cette ville en 1462, par Adolphe de Nassau, amena la dispersion des ouvriers de Strasbourg et de ses collaborateurs.

La Suisse est le premier pays qui reçut de l'Allemagne cet art sublime. Dès 1465, l'imprimerie se répandit avec rapidité dans notre pays. Il paraît même qu'un des ouvriers de Gutenberg, Berthold Roth, de Hanau, apporta la typographie à Bâle en 1460, dix ans avant l'établissement de celle de Bero-munster. D'autres imprimeurs vinrent bientôt rivaliser d'activité avec Roth.

Genève est, après Bâle, la ville suisse qui eut le plus d'imprimeurs dans le quinzième siècle. De 1478, date de son introduction, à 1500, cinq imprimeurs y exerçaient leur art et publiaient trente-six éditions. On remarque parmi eux Adam Steinschaver qui imprima, le 4 mars 1478, le livre des *Saints-Anges*, par l'archevêque Ximenès; au mois d'août le roman de *Mélusine*; au mois d'octobre le livre de Sapience et au mois de novembre le roman de *Fier à Bras*, le *Géant*, en lettres gothiques.

L'imprimerie ne fut introduite à Zurich qu'en 1525, un demi-siècle plus tard qu'à Berthoud (Burgdorf), dans le canton de Berne.

Le premier livre imprimé dans le Pays de Vaud est le *Doctrinal de Sapience*, par *Guy de Roye*. Imprimé à Promenthoux par maistre Loys Guérbin, en 1482, le 9^e jour d'août. *Deo gratias*. C'est un volume in-folio en caractères gothiques. Guérbin ou Cruze, célèbre imprimeur, domicilié à Genève de 1479 à 1509, avait établi une presse à Promenthoux, près de Nyon.

On croit erronée la tradition d'une imprimerie existant alors au prieuré de Rougemont, dans le Pays d'Enhaut, le *Fasciculum temporum*, qu'on dit y avoir été imprimé en 1481, est une édition probablement faite à Cologne. Le moine Wiczburg de Vach aurait simplement retouché et augmenté cette chronique de Rollevinck qui a eu de nombreuses éditions

avant celle-ci. Nous donnons cette assertion du pyrrhonisme historique de notre époque pour ce qu'elle vaut :

Au temps des Evêques, maître Jehan Belot, de Rheims en Champagne, imprimait en 1493 le premier livre sorti des presses lausannoises, c'est un missel à l'usage de l'église de Lausanne. Belot transporta quelques années plus tard son imprimerie à Genève, et ensuite à Lyon. Il ne s'établit de nouvelle imprimerie à Lausanne que vers l'an 1556, date où Jean Rivery imprima, en cette ville, les *Proverbes de Salomon*, en vers français. Quatre ans après, Rivery avait quitté Lausanne et s'était établi à Genève. Il ne fut remplacé qu'en 1571 par Jean Le-Preux, gendre de l'illustre imprimeur Etienne, qui transportait son établissement à Morges en 1583. Vevey et Yverdon n'eurent d'imprimerie que dans le commencement du XVII^e siècle.

La typographie vaudoise, on le voit, ne marchait alors que difficilement. Ce n'est que dans le XVIII^e siècle qu'elle prit un large développement.

Alex. M.

Nous nous sommes approprié, un peu subtilement, il est vrai, les lignes suivantes, qui ont servi de prologue à une soirée littéraire donnée par M. L. Croisier, au profit des victimes de la guerre.

Notre collaborateur n'avait nullement l'intention de les publier, mais elles nous paraissent assez éloquentes, assez empreintes de générosité et de patriotisme pour que nous nous empressions de leur donner une place dans nos colonnes.

Le rôle des neutres

par un rêveur.

En lisant les résultats surprenants d'une combinaison stratégique, vous êtes-vous peut-être demandés, chers lecteurs, quelles avaient dû être, les préoccupations de l'officier chargé de ce travail?

Vous êtes-vous transportés par la pensée dans le cabinet d'un chef d'état-major d'armée, la veille d'une entrée en campagne?

Cet homme, qui a consacré de longs jours, à méditer froidement des plans de bataille; qui s'est livré, jusque dans le calme des nuits, aux spéculations de la science militaire; qui a supputé les chances de succès et de revers; cet homme qui vient dire à son général : *tout est prêt*; n'a-t-il pas pour vous quelque chose de grand et de terrible à la fois?

Ce « *tout est prêt* » est pour moi, sinistre et solennel ! *Tout est prêt* ! C'est le départ, la séparation cruelle ; c'est la place vide dans la famille, l'embrassement convulsif d'une épouse, la bénédiction d'une mère !...

Tout est prêt ! C'est la bataille avec ses hourras frénétiques, ses héroïsmes et ses défaillances, ses dévouements et ses lâchetés. — Ce sont les sourdes colères des prisonniers, les gémissements des blessés, les adieux suprêmes des mourants !

Tout est prêt ! Ce sont les villes brûlées, les champs dévastés, les populations ruinées, la faim, l'horrible faim, les larmes, le deuil, la mort !

Voilà, pourtant, les fruit, les plus immédiats de tous ces savants calculs. — Un siècle de gloire ne saurait en effacer l'amertume.

Heureusement, pour l'honneur de l'humanité, qu'à côté de la stratégie qui détruit, il y a la stratégie qui relève ; qu'à côté des cris déchirants des blessés, il y a les cris sympathiques du cœur !

L'âme humaine est une.

En présence des immenses infortunes qui s'accroissent à leurs frontières, le rôle des neutres est d'unir leurs efforts pour venir en aide à ceux qui souffrent !

Plus l'abîme des misères va s'élargissant, plus la pitié doit grandir avec les besoins !

Là bas sont les armées qui tuent et s'immolent ; soyons celles qui aiment et soulagent !

Là bas sont les ennemis qui s'acharnent à combattre ; soyons les soldats de la charité !

Là bas sont le froid et la tempête ; soyons le rayon de soleil !!

Thermes de Lessus.

L. C.

Le Chant du prolétaire.

O mon rabot, mon gagne-pain,
Pourquoi quitter ma main glacée ?
Mon fils pourra manger demain :
Au travail, ma nuit s'est passée.
Il était là, tout grelottant,
Couché près de moi sur la paille.
Malade, il me sourit pourtant,
Il faut bien pour lui qu'on travaille.
Pas de murmure, allons, allons,
Tout est pour le mieux sur la terre.
Le cœur serré, chantons, chantons
Le chant d'espoir du prolétaire !
Sous tes haillons, dans ce réduit,
Enfant, la fièvre te tourmente ;
Je n'ai rien mangé d'aujourd'hui,
Vois, je suis gai, je ris, je chante.
Quand tu naquis, un noir chagrin
Tua ma pauvre Madeleine :
Le désespoir fut ton parrain,
La faim dût être ta marraine.
Pas de murmure, allons, allons,
Tout est pour le mieux sur la terre.
Le cœur serré, chantons, chantons
Le chant d'espoir du prolétaire !
On dit qu'il fait si bon chez soi,
Aux lieux où l'on reçut la vie ;

Le malheureux n'a pas un toit,
Il n'a pas même une patrie.
La nature a-t-elle en créant,
Pour son malheur, la race humaine,
Sorti deux moules du néant,
Pour le repos et pour la peine ?
Pas de murmure, allons, allons,
Tout est pour le mieux sur la terre.
Le cœur serré, chantons, chantons
Le chant d'espoir du prolétaire !

Comme on vieillit dans la douleur !
Comme les chagrins vous moissonnent !
Mon âme n'a plus de chaleur,
Et mes cheveux déjà grisonnent.
Un siècle entraîne les suivants
Et tous vont rouler dans le gouffre.
Les morts commandent aux vivants,
Mon père a souffert, moi je souffre.
Pas de murmure, allons, allons,
Tout est pour le mieux sur la terre.
Le cœur serré, chantons, chantons
Le chant d'espoir du prolétaire !

Mais, jusqu'au seuil de mon grenier,
De l'avenir un rayon monte.
Ce jour serait-il le dernier
De l'injustice et de la honte ?

Place au soleil ! Guerre aux abus !

Mots enchanteurs, vibrez encore !

Réveille-toi ! Ne gémis plus !

C'est pour toi, mon fils, cette aurore !

Plus de murmure, allons, allons,

Tout doit aller mieux sur la terre !

Pour notre enfant, chantons, chantons

Le chant d'espoir, du prolétaire !

Elie DUCOMMUN.

Un professeur en voyage.

II

Le soleil était près de se coucher, la teinte rosée et dorée tout à la fois, qui accompagne la fin du jour dans la belle saison, répandait ses reflets magiques sur la contrée, où tout respirait la paix et l'abondance. Au milieu de la plaine, on voyait la jolie petite ville de L., entourée, de trois côtés, de forêts qui remontent la montagne où elles tracent de longues bandes d'un vert foncé. La paix du soir semblait pénétrer dans la ville où la cloche annonçait aux travailleurs la fin de la journée. Le particulier assis sur le banc, devant la maison, fumait sa pipe, tandis que les plus jeunes de ses enfants grimpaient sur ses genoux et que les plus âgés folâtraient. De son côté, la mère au foyer préparait le souper. Ce fut en ce moment-là que la chaise de poste apparut dans la rue, à grand bruit de roues, de fouet et de cahot.

Dans la ville dont nous parlons, comme dans toutes les petites villes et villages de l'Allemagne, on élève les oies et cela sur une vaste échelle. La masse d'oies qui rentraient en ce moment-là pour regagner chacune sa demeure était si grande, qu'un pauvre jeune idiot, nommé Martin, chargé avec sa sœur, petite blondine, de conduire ces bêtes, avait une peine inouïe à les retenir dans le bon chemin. Plus lentement, et avec la gravité qui leur est propre, venaient, derrière la gent criarde, les bœufs de la ville.

En tête de la colonne se trouvait le jeune et vigoureux taureau, à la tête bien fournie de poils, tenant ses cornes, penchées vers la terre, d'un air sombre et avec des yeux qui n'annoncent rien de bon. De temps à autre, quelque vache